DULAC DISTRIBUTION ET EX NIHILO PRÉSENTENT

VENICE DAYS
SÉLECTION OFFICIELLE

42e CINEMED
MONTPELLIER
2021
SÉLECTION OFFICIELLE - COMPÉTITION DOCUMENTAIRES

OFFICIAL SELECTION
DOC NYC
2021

MIZRAHIM

LES OUBLIÉS DE LA TERRE PROMISE

UN FILM DE **MICHALE BOGANIM**

PRODUIT PAR MARIE BALDUCCHI IMAGE NATHALIE DURAND A.F.C. GIORA BEJACH SON AMOS GREILSAMMER GRACIELA BARRAULT MONTAGE SON ALEXANDRE HECKER
MONTAGE MELISSA PETITJEAN MONTAGE PIERRE DESCHAMPS MUSIQUE JOACHIM MIMOUNI UNE PRODUCTION EX NIHILO EN COPRODUCTION AVEC LAMA FILMS BONNE NOUVELLE STUDIO ORLANDO
AVEC LE SOUTIEN DE L'AIDE AUX CINÉMAS DU MONDE CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE INSTITUT FRANÇAIS LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE
EN PARTENARIAT AVEC LE NEW FUND FOR CINEMA & TELEVISION ET THE RABINOVICH FOUNDATION FOR THE ART
DISTRIBUTION DULAC DISTRIBUTION VENTES INTERNATIONALES RÉSERVOIR DOCS

SYNOPSIS

Mizrahim, c'est le nom que donnent les israéliens aux juifs venus d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient, victimes, dès leur arrivée sur la Terre Promise, d'un système discriminatoire qui fait d'eux des citoyens de seconde zone. Dans les années 70, un mouvement de révolte s'inspirant des Black Panthers aux États-Unis émerge pour défendre leurs droits. Confrontée au deuil de son père, ancien membre de ce mouvement, Michale Boganim part à la rencontre de plusieurs générations de Mizrahim. Sous la forme d'un road-movie, le film approche par l'intime les questions d'exil et de transmission.

ENTRETIEN
AVEC MICHALE BOGANIM

Vos premiers films courts ainsi que votre premier long métrage sont des documentaires. Pour quelles raisons êtes-vous venue au cinéma par ce biais ?

Au départ, je me suis intéressée à la forme documentaire. J'ai suivi les cours de Jean Rouch qui m'a initiée, à une période où nous étions peu nombreux à y assister, au Musée de l'Homme, le samedi matin. J'y ai découvert de nombreux documentaires tout en m'intéressant à l'anthropologie à travers eux. J'ai ensuite fait une école de cinéma à Londres, la National Film and Television School. À l'époque, je voulais vraiment faire du documentaire, même si j'aime bien désormais alterner avec de la fiction et avoir cette liberté de passer d'une forme à l'autre. J'ai appris cela chez Jean Rouch, qui mélangeait souvent les deux. Chantal Akerman m'a beaucoup influencée par sa manière d'associer fiction et documentaire à partir de choses personnelles : *News From Home* (1976) et surtout *Histoires d'Amérique* (1989), dont j'ai énormément aimé la forme, avec cet ensemble de monologues, comme une suite de témoignages, ce qu'on retrouve finalement dans Mizrahim.

Dans Mizrahim, on apprend la date du décès de votre père, en janvier 2017. Le projet est-il né à ce moment-là ?

J'ai commencé à y penser avant. En Israël, mon père faisait partie des Panthères Noires, un mouvement de protestation et de révolte né en 1971 contre le statut inférieur des juifs orientaux, les Mizrahim. Un mouvement né à Jérusalem et qui a existé dans d'autres villes, dont Haïfa où mon père vivait. Les Blacks Panthers, aux États-Unis, ont eu connaissance de ce mouvement mais il n'y a pas vraiment eu de lien entre eux. En revanche, les Panthères Noires d'Israël ont eu des liens avec les Palestiniens, par le biais du seul parti bi-national de l'époque, composé d'arabes et de juifs.

J'en avais discuté avec une personne qui m'avait suggéré d'en faire un film car on n'en a jamais entendu parler. Marie Balducchi, productrice à Agat Films, a eu vent du projet et s'y est intéressée. Au départ, le projet était plus axé sur l'histoire de mon père, qui est décédé quand l'écriture du film a débuté. Cela a été un choc et je me suis dit qu'il n'y avait plus de film mais ma productrice m'a soutenu le contraire. J'avais commencé à faire des entretiens filmés lors de la phase d'écriture, pas utilisés au final, mais qui m'ont servi de base et de matière. En règle générale, comme il y a un dispositif formel assez rigoureux pour chacun d'eux, je fais des repérages avec une petite caméra et je les filme toujours avant le tournage proprement dit. Par conséquent, le film préexistait avant la mort de mon père. Il y a eu cette cassure, bien sûr, au moment de sa mort, puis le film est devenu un hommage. Je parle de lui dans la voix off sans qu'on le voie, sauf à la fin.
D'une certaine manière, *Mizrahim* ressemble au documentaire que j'ai réalisé en 2002 dans le cadre de l'école de cinéma, *Mémoires incertaines*, qui était à la Quinzaine des Réalisateurs. C'est un film sur mon grand-oncle, qui était déjà mort quand je l'ai tourné et qui retrace sa vie pendant la Seconde Guerre Mondiale. Il y avait un mélange d'archives, d'enquête et de personnages. Pour *Mizrahim*, j'ai travaillé à partir de l'absence de mon père pour nourrir le film, en intégrant dans la voix off les histoires qu'il m'a racontées, les expériences qu'il a eues, les souvenirs que je restitue.

Il y a-t-il eu des films sur le mouvement des Panthères Noires en Israël ?
Il y a eu des documentaires pour la télévision, des reportages sur des anciens des Panthères Noires, mais rien qui ait circulé à l'extérieur d'Israël.

Et sur les Mizrahim, sur la façon dont les juifs orientaux qui ont rejoint Israël ont été accueillis puis traités en citoyens de seconde zone ?
Il y a eu en Israël quelques films sur ce sujet, sous forme de reportages également. À chaque fois que j'allais en Israël, on me faisait comprendre que c'était un sujet dont on avait déjà parlé. Sous-entendu, c'est du passé, à quoi bon continuer d'en parler…

C'est une histoire que je ne connaissais pas et la façon dont vous montrez dans votre film comment cette discrimination a été orchestrée dès le départ est sidérante et très impressionnante. À savoir les gens envoyés dans le désert, à la périphérie des villes, autour de Gaza, ce que vous appelez dans le film « la diagonale du vide », etc.
Je suis partie des Panthères Noires, qui sont le point culminant de cette histoire pour les Mizrahim. C'est ce que je dis dans le film : « Les Panthères Noires ont fait voler en éclat le mythe de la Terre promise. » J'ai voulu, à partir de l'histoire de mon père, élargir la perspective, comprendre plus profondément ce qui s'est passé et les conséquences de nos jours, toujours présentes dans la société israélienne. En faisant le film, j'ai découvert toute une nouvelle génération qui a souffert de cela. L'histoire n'est pas finie. Elle n'est pas seulement une affaire du passé, contrairement à ce qu'on dit en Israël, car c'est une histoire contemporaine. On a condamné dès leur arrivée en Israël toute une population, celle des Mizrahim, pour plusieurs générations.

Comment êtes-vous passée des Panthères Noires, de l'histoire de votre père, à l'histoire générale des Mizrahim ?
J'aurais pu faire un film juste sur les Panthères Noires et très vite, en rencontrant des personnes, des jeunes, j'ai découvert autre chose. Je pense à ce couple, Amit Hai Cohen et Neta Elkayam, l'un musicien, l'autre chanteuse, qui vient de Netivot et est très proche de Reuven Abergel, un des membres des Panthères Noires, et qui continue le combat en essayant de réhabiliter la culture arabe, car à la discrimination sociale des juifs orientaux en Israël s'ajoute la discrimination culturelle. J'ai alors compris que cette histoire ne s'arrête pas aux Panthères Noires, qu'elle a continué autrement pour plusieurs générations. On le voit dans le film avec le jeune Yéménite, Shlomi Hatuka, le rappeur Roy Hasan de Hadera, dont la notoriété relative ne dépasse pas toutefois les limites d'Israël. Les Mizrahim, dans la reconnaissance de leur culture, n'ont pas réussi à traverser les frontières du pays. Il y a toujours eu, en Israël, pour l'élite intellectuelle ashkénaze, composée d'écrivains et de journalistes, une fascination pour la culture européenne. C'est elle qui est valorisée.
Dans les livres d'histoire, on parle des juifs venus d'Europe mais pas des autres, les Mizrahim, qui représentent pourtant la moitié de la population. Ceux qui ont réussi à parler de la périphérie, sans parler pour autant de la discrimination, ce sont Shlomi et Ronit Elkabetz, juifs marocains, venus à Beer-Sheva, une des villes du film.

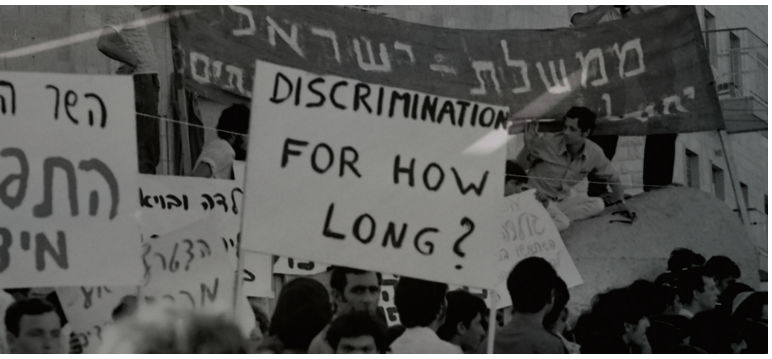
«DANS LES LIVRES D'HISTOIRE, ON PARLE DES JUIFS VENUS D'EUROPE MAIS PAS DES AUTRES, LES MIZRAHIM»

Vous aviez pensé à inclure dans le film une correspondance avec l'universitaire Ella Shohat, qui vit à New York. Pourquoi y avoir renoncé ?

Ella Shohat est le bon exemple d'une femme qui, au sein de l'université, a essayé de parler de cette discrimination dont les Mizrahim ont fait l'objet et qui a publié un livre, *Le sionisme vu par ses victimes juives: les juifs orientaux en Israël* [traduit en français à La Fabrique]. C'est grâce à elle que j'ai compris que tout cela avait été organisé et planifié dès le départ, au moment de leur arrivée. Elle a été victime du plafond de verre académique réservé aux Mizrahim en Israël et elle est partie à New York pour cette raison, où elle a obtenu un poste de professeure en sociologie à la New York University. Elle a dû s'exiler, quitter Israël, pour parler de ce sujet et raconter cette discrimination.

Ses travaux, d'une grande richesse, ont été pour moi un choc et une vraie révélation et ils ont nourri le film, car je ne savais pas que cela était allé aussi loin. Ella Shohat parle de la culture arabe des Mizrahim et de la façon dont elle a été étouffée et éteinte en Israël, puisque c'est la culture européenne qui dominait. Le constat du film, c'est le regret de ne pas avoir mis en valeur cette culture arabe, qui aurait permis aux Mizrahim de créer un pont avec les Arabes, les Palestiniens, et que cette culture arabe soit au centre alors qu'elle a été considérée comme une sous-culture.

Au départ, il était question d'établir une correspondance avec Ella Shohat pour le film, mais cela m'est apparu un peu artificiel car l'important était de se cantonner à un lieu, Israël et ses zones périphériques. D'avoir comme principe un personnage et une ville, et de faire un road-movie au fil de cette périphérie, en allant de ville en ville. D'avoir un témoin dans chaque lieu. Du coup, comme Ella Shohat était à New York, elle n'avait plus vraiment sa place dans le film. Finalement, j'ai préféré un échange avec ma fille. Établir un dialogue à trois, avec mon père et elle, sur fond de transmission et de mémoire.



Vous racontez l'histoire de votre père sous la forme d'une lettre adressée à votre fille…

Dès qu'il s'est agi de donner une structure au film, j'ai eu envie qu'il se soit adressé à elle sous forme de lettre. Les premières images étant celles de ma fille sur le bateau, cela m'a paru logique. J'ai été également influencée par James Baldwin, notamment par son essai *La prochaine fois, le feu*, où il s'adresse à son neveu sous forme de lettre pour parler de la discrimination dont son père a fait l'objet. J'avais trouvé cette histoire de transmission entre générations au sujet d'une réalité toujours en cours très belle. Mais ma fille joue aussi mon personnage quand j'étais enfant, c'est quelque chose qu'on a trouvé au montage. Cela ajoute une dimension au traumatisme de l'histoire et à sa transmission.

Comment le film a-t-il été produit ?

Ce n'est pas évident de trouver du financement pour ce genre de film en Israël. J'ai eu la chance d'être accompagnée par une maison de production française et d'obtenir l'Aide aux Cinémas du Monde et celle de la Région Île de France. Le projet a été soumis en Israël et a reçu très peu d'aide. C'est un projet que je n'aurais jamais pu faire aboutir en Israël. Le film n'a pas encore été montré là-bas et je suis curieuse de la réaction. Comme je raconte comment une discrimination a été déployée méthodiquement, je ne suis pas sûre que ça plaise.

Le choix des villes et leur place dans la chronologie du film raconte une même histoire qui se poursuit en divers lieux, pour différentes personnes. À chaque ville, un fragment de cette histoire. Vous connaissiez ces villes avant le tournage ?

Pas toutes et pas de façon aussi claire que je le montre dans le film. J'avais entendu parler de ces villes de développement, mais s'y retrouver, dans la perspective du film, c'est une autre découverte. On a essayé d'être chronologique et cela a été très compliqué pour trouver la structure : l'arrivée, l'éducation, le travail, la culture, les nouvelles générations qui ont repris le flambeau, s'expriment et se positionnent par rapport à cela. Certains écrivent, d'autres partent. Au final, cela dessine une carte géographique et historique de cette discrimination.

C'est un film sur les raisons pour lesquelles ces villes sont nées et les conséquences de cela. Des villes modernes, uniquement destinées à accueillir les Mizrahim, à les loger, soit dans des maisons anciennes, abandonnées par les Palestiniens, comme on le voit avec le poète aveugle arrivé en 1949, puis détruites avant que tout le monde soit relogé dans des villes nouvelles. Ces villes se ressemblent toutes, désincarnées, déshéritées, très pauvres. Il y a un tel décalage entre Tel Aviv et ces villes loin de tout, isolées.

En voyant votre film, j'ai pensé à la réflexion dite par la mère du cinéaste dans *Le Genou d'Ahed* de Nadav Lapid : « À la fin, c'est la géographie qui gagne. » Une géographie à l'intérieur du territoire ici.

C'est une géographie qui a été voulue dès le départ, selon les emplacements des villes de développement, pour y installer une population, celle des Mizrahim, et la tenir à l'écart des autres, et parfois à proximité de Gaza, comme Sdérot ou Ashkelon. C'est très compliqué de définir cette périphérie. Lod est une ville proche de Tel Aviv

mais à la périphérie. C'est une ville dortoir, une ville pauvre, arabe et juive, près de l'aéroport.

Comment s'est déroulé le tournage ?
J'ai fait un long travail de préparation et rencontré beaucoup de personnes. J'ai commencé à découvrir ces vies avec ces villes. J'ai choisi ensuite en fonction des générations pour incarner une ville à travers un personnage. Une manière de personnifier une ville et d'éviter le documentaire classique avec des interviews.
Le tournage s'est fait en deux fois. J'ai commencé par trois personnages, Michaël Biton, de Yeruham, le premier que l'on voit dans le film, Reuven Abergel des Panthères Noires et une personne que je n'ai pas retenue au montage. Ensuite une jeune de Sdérot. Je ne savais pas comment la fiction, le récit (mon père, ma fille), allaient s'intégrer à cette histoire de périphérie. Exercice périlleux qui apporte au film une dimension plus universelle. À savoir quelles répercussions le politique et la grande histoire ont sur l'intime, au niveau d'une famille, étant donné que cela nous a conduits à partir.

La vraie décision narrative, c'est lorsque vous quittez Israël avec votre père pour venir en France. Vous n'arrêtez pas votre film sur cette réalité, vous continuez à raconter l'autre histoire, celle des nouvelles générations de Mizrahim restées en Israël.
Cet équilibre entre le personnel et le politique a été très difficile à trouver. Par moments, on tombait trop dans le personnel, dans la fiction, du coup c'était compliqué de repartir en Israël. Je ne voulais pas un film coupé en deux. C'est plutôt une histoire parallèle, à partir d'un lien commun avec Israël, entre ceux qui sont partis et ceux qui sont restés. Quand je filmais ces jeunes Mizrahim en Israël, des gens de mon âge, je me disais que cela aurait pu être moi, si je n'avais pas quitté le pays avec mon père.

À quelques rares exceptions, les personnes sont filmées à l'extérieur. Chaque personne a son lieu…
Le choix de les mettre en scène est lié au désir de les entendre sous forme de monologue. Je n'interviens pas dans ce qu'ils disent. Ils sont dans des lieux qui racontent leur histoire, l'état de la ville et cette géographie de la périphérie. Les lieux sont parlants car il y a un écho entre la parole et le lieu. J'ai essayé de trouver une forme qui permette d'incarner le sujet du film par l'image. J'aime bien dessiner des lieux comme des personnages. Ce qu'on voit dans le film, ce sont des lieux-personnages.

Il n'y pas de foule dans ces villes. On voit peu de personnes à l'arrière-plan.
C'est la réalité dans ces cités, il n'y a personne dehors. Il n'y a rien à y faire. Ce ne sont pas des lieux de vie. Je voulais parler de la périphérie en général, en lien avec la migration et l'exil. Tout comme à Paris et au-delà du périphérique, les cités dortoirs, la vie à Arcueil.

Pourquoi avoir eu recours aux images d'archives ? D'où proviennent-elles ?
Le monteur a construit un récit à partir de ces archives : le voyage en bateau, l'arrivée au port de Haïfa, le départ en autobus, l'arrivée dans le désert, etc. Ce n'était pas prévu au départ mais ces images sont tellement fortes et racontent cette histoire. Celles et ceux qu'on y voit venaient pour un même rêve, celui de la Terre Promise, avant de découvrir des inégalités flagrantes. Ils se voyaient à Jérusalem, ils se sont retrouvés ailleurs. Ces images proviennent pour la plupart des archives Spielberg et de la télévision israélienne.

Une personne dit à propos de votre père qu'il aurait dû rester en Israël et faire de la politique. Avait-il conscience de cela ?
C'était un de ses regrets car la politique, il avait cela dans le sang : l'engagement, l'activisme social. Ce n'était pas possible et, même aujourd'hui, cela ne le serait toujours pas. On le voit dans le film avec les jeunes à la fin, on ne leur donne pas une vraie place politique. Ils restent très marginalisés. Ce sont des activistes très controversés en Israël, pas entendus. Mon père, s'il avait continué sa vie en Israël, se serait heurté à un mur. En Israël, on est toujours très loin de cette histoire. Ceux qui s'expriment de nos jours sur ce sujet, ce sont des petites voix, dont on pense qu'elles sont trop nombreuses et qu'on les

a suffisamment entendues. On sent une forme d'agacement. On estime que ça suffit, que cela a changé, que c'est de l'histoire ancienne. Lorsque j'entends cela, je les renvoie à ce que dit le maire de Yeruham dans le film : « Quand on accueille mal une population, on le paie pour cent ans. On condamne plusieurs générations. »

Vos films sont tous ancrés dans un lieu précis, des villes portuaires, des lieux d'arrivée et de départ. Odessa dans *Dust* (2004), puis le long-métrage documentaire *Odessa... Odessa !* (2005), Macao dans *Macao sans retour*. Vous avez tourné en Ukraine *La Terre outragée* (2011) et dans *Mizrahim*, il est question des oubliés de la Terre Promise. Vos histoires sont inséparables des lieux.

Je pars toujours des lieux. Ce sont les lieux et l'histoire de ces lieux qui m'amènent à écrire les histoires des gens qui y sont liés. Pour *La Terre outragée*, quand je suis arrivée dans la zone interdite de Tchernobyl, un lieu incroyable, j'ai pensé aux histoires liées à cet endroit. Quand j'ai vu les villes de la périphérie pour *Mizrahim*, je me suis demandée qui étaient ces gens qui y vivaient, quelle était leur vie. Mon dernier film, qui est en post-production, *Tel Aviv - Beyrouth*, poursuit cela : deux pays, deux villes, une frontière infranchissable. La géographie et l'histoire sont intimement liées. Peut-être est-ce à cause du documentaire que j'ai cette démarche, ce besoin d'ancrer une histoire, car lorsqu'on écrit une fiction, une même histoire, réadaptée, peut se dérouler dans différents lieux. Je n'arrive pas à me défaire d'un lieu précis et unique. Sans cet ancrage, je perds l'histoire.

Propos recueillis par Charles Tesson

BIOGRAPHIE
DE MICHALE BOGANIM

Michale Boganim est née en Israël, à Haïfa. Elle commence par étudier la philosophie à l'université hébraïque de Jérusalem avant d'étudier l'Anthropologie à Paris sous la direction de Jean Rouch. Elle intègre ensuite la National film School of London.

FILMOGRAPHIE

2022 : *Tel Aviv-Beyrouth*

2021 : *Mizrahim, les oubliés de la Terre Promise*
Festival de Venise
Doc NYC
Cinemed Montpellier

2012 : *La Terre outragée*
Festival de Venise
Festival de Toronto
Premiers Plans, Prix du public

2005 : *Odessa... Odessa !*
Festival de Berlin, Prix CICAE
Festival de Sundance, Prix du Jury
Cinéma du réel, Prix Louis Marcorelles

2002 : *Mémoires incertaines*
Quinzaine des Réalisateurs, Prix Gras-Savoye

LES PERSONNAGES

CHARLIE BOGANIM : Parti du Maroc à 18 ans et bercé d'illusions sur l'État d'Israël, il va devoir se battre contre le racisme et l'oppression envers la communauté Mizrahim. En s'engageant dans une association d'aide aux enfants délaissés de la périphérie et en se présentant aux élections municipales de Haïfa, Charlie Boganim s'est imposé comme un modèle de résistance et de bravoure par-delà les générations.

MICHAEL BITON : Fils d'immigrés marocains, il est né et a grandi à Yeruham. D'abord camp de transit pour les immigrants juifs, la ville s'est progressivement développée dans les années 1960 et en qualité de maire, Michael Biton tente de rendre Yeruham plus attractive et s'est fixé comme défi social de lutter contre la désertification et de favoriser l'immigration.

SHLOMI HATUKA : Poète et activiste, Shlomi Hatuka a grandi à Elyakhin. En fondant l'association Amram, il recueille des témoignages et diffuse des informations sur les enlèvements de milliers de bébés mizrahi et yéménites dans l'État d'Israël à partir des années 1950, et tente d'obtenir réparation pour toutes les mères endeuillées.

ROY HASSAN : Né à Hadera dans le quartier mal famé de « La Roche », Roy Hassan est issu de la troisième génération d'immigrés Mizrahim. Roy Hassan a trouvé sa voie dans l'art, en participant à la création du mouvement littéraire hébreu Ars Poetica. À travers ses textes, il slame la richesse de son quartier et dénonce les inégalités.

HAVIVA PEDAYA : Essayiste, chercheuse en pensée juive et poétesse, Haviva Pedaya est issue d'une lignée de rabbins et d'érudits parmi les plus respectés de la communauté juive d'Irak. Aujourd'hui, elle enseigne au département d'histoire juive à l'Université Ben Gourion du Néguev. Fondatrice de l'« Ensemble de la Yona » elle a publié deux recueils de poèmes, trois ouvrages de recherche et des dizaines d'essais et d'articles.

REUBEN ABERGEL : Arrivé en Israël en 1948, il est l'un des fondateurs et chef de file du mouvement des Panthères Noires en Israël en 1971.

NETA ELKAYAM : Originaire du Maroc, Neta Elkayam est une artiste et musicienne vivant à Netivot. Son travail, à la fois artistique et musical, traite abondamment de son identité marocaine dans l'espace israélien et elle se produit régulièrement à l'international et notamment à Paris.

LES LIEUX

VENICE DAYS
SÉLECTION OFFICIELLE

42e CINEMED
MONTPELLIER
2021
SÉLECTION OFFICIELLE · COMPÉTITION DOCUMENTAIRES

CPH:DOX

OFFICIAL SELECTION
DOC NYC
2021

LISTE TECHNIQUE

Réalisation et scénario : Michale Boganim
Production : Marie Balducchi/Ex Nihilo
Coproduction : Lama Films, Bonne Nouvelle, Studio Orlando
Image : Nathalie Durand
Montage : Pierre Deschamps
Son : Amos Greilsammer, Graciela Barrault
Musique : Joachim Mimouni
Montage son : Alexandre Hecker
Mixage : Melissa Petitjean
Distribution France : Dulac Distribution

1h33 / Hébreu, Français

PRESSE
Laurence Granec - Vanessa Fröchen
presse@granecoffice.com
01 47 20 36 66

DULAC DISTRIBUTION
Michel Zana
mzana@dulacdistribution.com

PROMOTION
Charles Hembert
chembert@dulacdistribution.com

Mai-Linh Nguyen
mlnguyen@dulacdistribution.com

PROGRAMMATION
Eric Jolivalt
ejolivalt@dulacdistribution.com

Nina Kawakami
nkawakami@dulacdistribution.com

Pablo Moll de Alba
pmolldealba@dulacdistribution.com